

Jean-Jacques Rassial

2ème intervention

Hier soir, en relisant ce que j'avais préparé, je me suis dit, non pas que c'était tout à fait inintéressant, mais que ça n'avait strictement plus rien à voir avec l'Homme aux loups. Alors j'ai essayé de retrouver l'Homme aux loups au passage, et je vais probablement.. j'en arriverai je pense à ce que j'essayais.. je vais essayer de.. de dire à propos de l'Homme aux loups, puisque précisément l'Homme aux loups.. cette lecture avait pour moi réactivé toute une série de questions, m'avait fait reformuler toute une série de questions, alors je vais essayer d'y arriver mais en partant quand même du cas de l'Homme aux loups.

Ce sur quoi je voudrais tomber, je ne sais pas si j'arriverai jusque-là, mais j'anticipe déjà, c'est la question de l'origine du Symbolique, au sens du Symbolique lacanien bien évidemment. Mais je me suis rendu compte que j'avais commencé par préparer quelque chose qui abordait la question de l'origine du Symbolique, et où j'avais perdu l'Homme aux loups dans l'affaire. Même si, me semble-t-il, on est, pour toute une série de raisons, au vif de cette question à propos de l'Homme aux loups. La dernière fois, j'avais, dans la suite de ce que nous avait proposé Jean-Louis Rinaldini, abordé les choses à partir de la clinique, je reprendrai probablement la prochaine fois, parce que je m'étais dit que ça serait probablement intéressant de reprendre une comparaison que je n'ai pas faite, là, mais une lecture parallèle de l'Homme aux rats et de l'Homme aux loups, puisque la question du diagnostic de névrose obsessionnelle est là dans les deux cas. Je vous dis tout de suite que je pourrais presque donner un intitulé provocateur la prochaine fois, mais qui suppose que je passe par tout ce que je vais dire aujourd'hui, et qui serait: " Y-a-t-il (évidemment il faut dire que non) mais y-a-t-il une psychose obsessionnelle, au sens où on parle de psychose hystérique? "

Alors aujourd'hui je voudrais reprendre les choses à partir d'un des thèmes centraux de l'Homme aux loups, presque, ce qui justifie pour Freud la présentation de l'Homme aux loups, c'est à partir de la question de la scène primitive, la dite scène primitive, scène originaire etc. Vous voyez bien que le mot de primitif est de toute façon un mauvais mot, mais le mot d'originaire l'est aussi, je pourrai y revenir. A propos du statut de la scène primitive dans le texte, je ne ferai pas une lecture pointue, je me référerai peut-être au texte on verra, mais aussi dans ce qui va être le destin de cette scène primitive dans la métapsychologie freudienne.

Alors je vais reprendre déjà ce qu'il en est de l'émergence de cette scène primitive dans le texte, dans le descriptif de l'Homme aux Loups. C'est déjà tout à fait embarrassant, parce que la scène primitive, elle apparaît vraiment comme venant contester la théorie du rêve telle qu'on la trouvait dans la Traumdeutung. On est à mi-chemin, me semble-t-il, dans le travail que Freud effectue sur le rêve de l'Arbre aux loups, entre la Traumdeutung, et le problème qui reviendra ultérieurement, qui reviendra dans les années 20, le problème du rêve dans les névroses traumatiques. Vous savez que dans les névroses traumatiques on se trouve confronté à un problème tout à fait important, qui est que ces sujets - je laisse l'aspect nosologique de côté - qui seraient engagés... qui auraient vécu comme cela une expérience traumatique tardive, et bien, auraient pour contenu du rêve, et pour orienteur, pour vecteur, de leurs rêves, la répétition d'une scène de déplaisir.

Vous connaissez le principe fondamental de la Traumdeutung, le rêve, on apprend cela en classe terminale, le rêve est l'expression déguisée des désirs refoulés. Donc on voit bien que les névroses traumatiques vont.. c'est la théorie de la pulsion de mort, que la réflexion que Freud va mener à ce propos va le faire revenir sur sa première conception du rêve, sur la conception de la Traumdeutung de 1900. Il me semble que le travail qu'il effectue en partant du rêve de l'Arbre aux loups pour en arriver à la scène primitive est un travail tout à fait intermédiaire. Et il va même se trouver confronté - déjà de façon qui anticipe sur les problèmes de 1920, au même type de question, c'est-à-dire la question de la réalité de cette scène primitive. C'est un enjeu tout à fait, me semble-t-il, essentiel.

Alors ce qui est aussi tout à fait intéressant, quand on reprend le texte - je ne vais pas le reprendre là, vous le ferez de votre côté, ça ne sert à rien de faire de la lecture, ça c'est du travail de groupe de travail pour le coup, plus que d'intervention, donc je vous conseille dans un groupe de travail de le suivre pas à pas - ce qui est tout à fait intéressant c'est comment Freud procède là, dans ce qu'il nous raconte en tout cas, pour tomber sur - on va dire *pour tomber sur* pour l'instant puisque la question sera évidemment la question de savoir s'il retrouve ou s'il construit, et cette question sera posée de façon explicite par Freud - pour tomber sur la scène primitive. Il procède de façon tout à fait intéressante, vraiment alors là on anticipe, on n'anticipe pas sur Freud, on anticipe sur la Lettre Volée, il procède comme dans une enquête policière, d'indice en indice.

Alors si vous lisez le texte comme je l'ai relu ces derniers jours, en particulier dans la version, la mauvaise traduction.. dans tout le passage qui anticipe ce que je voulais dire, c'est-à-dire vers les pages de cette version-là, de 350 à 360 à peu près, vous voyez comment il avance d'indice en indice, il utilise d'ailleurs ce terme-là, dans cette traduction-là. C'est plus que des signes, ce sont des indices. Alors on aurait intérêt à se poser la question, justement, des termes que nous utilisons, le terme d'indice me semble un terme tout à fait passionnant, puisque l'indice, ça n'est renvoyé ni au signe ni au signifiant, c'est à renvoyer probablement à la trace, c'est-à-dire c'est à renvoyer du côté de la lettre, bien évidemment, puisqu'en définitive on tombera sur des affaires de lettres. En tout cas il avance petit à petit, et il va passer, dans son interprétation, dans son travail d'interprétation du rêve de l'Arbre aux loups - rêve dont la première émergence est vers trois-quatre-cinq ans - il va passer par deux étapes. Il me semble intéressant de relier en permanence ces deux étapes, Jean-Louis l'avait évoqué la dernière fois. D'abord il va passer par la référence au conte. Le problème du Petit chaperon rouge et puis des Sept chevreux. Il va passer par une référence à un conte, je laisse cela en réserve. Pourquoi? Parce qu'évidemment on va avoir trois termes qui vont fonctionner de façon dialectique dans l'approche de Freud. On en a plus que trois mais il y en a trois que je voudrais mettre en avant, qui sont ce terme de conte qu'il faut maintenir je crois, le terme de fantasme, et le terme de mythe.

Et on pourra dire que d'une certaine façon, en permanence la question pour nous reviendra sous cette forme-là: la scène primitive, est-ce que c'est un conte? Pourquoi pas? Quelque chose qu'on raconterait aux enfants, sur leur origine. Vous voyez bien que cette dimension de conte c'est ce qui va légitimer l'articulation entre la scène primitive et les théories sexuelles infantiles. Il n'est pas besoin d'avoir lu Bettelheim pour constater comment il y a une adéquation forte entre les contes et les théories sexuelles infantiles. L'articulation donc du conte. Du mythe. Le mythe, on le retrouve dans la pensée de l'originaire, c'est bien ce qui m'intéresse ici, on le retrouve dans quelque chose qu'il faut bien différencier des théories sexuelles infantiles, puisque c'est une élaboration plus tardive semble-t-il, mais qui me semble tout à fait importante, qui est la notion

de roman familial.

La subjectivation du conte pourrait-on dire, ce sont les théories sexuelles infantiles, la subjectivation du mythe, c'est le roman familial. Vous voyez bien que l'Homme aux loups se prête de façon forte à ce qu'il en est de cette application-là, de cette réflexion-là sur les théories sexuelles infantiles. Il y a une théorie sexuelle infantile très forte chez l'Homme aux loups qui est la question du coït anal, qui a posé le problème de l'organisation sexuelle, on l'a vu déjà la dernière fois. Il y a cette dimension du roman familial, parce que lorsqu' on lit là aussi ce qui s'est écrit par la suite de la vie de l'Homme aux loups on a vraiment l'impression que c'est un roman familial permanent. Vous savez que le roman familial est quelque chose que cliniquement on perçoit très bien chez l'adolescent, qu'on perçoit encore mieux quand, chez l'adolescent, ce roman familial est exigible, je veux dire par exemple chez l'adolescent adopté. Chez l'Homme aux loups on pourrait presque dire que sa vie, c'est le déploiement de ce roman familial.

J'évoque cette notion de roman familial par rapport à la notion de mythe, parce que je pense que j'aurai l'occasion d'y revenir. Donc Freud va avancer à partir du conte. Et il va se trouver confronté à.. il va nous dire quelque chose, qui est très énigmatique. Par rapport à cette scène originaire qui surgit, là, c'est-à-dire ce coït parental, qu'est-ce qui vient poser problème pour Freud, et qui va engager le renouvellement du débat avec Jung, surtout, et accessoirement avec Adler, c'est, dans l'ancienne traduction, le fait qu'il y a du côté du patient un "sentiment durable de réalité". Quant au surgissement de cette scène, je vois dans la nouvelle traduction "...que se forme peu à peu chez les patients eux-mêmes une ferme conviction touchant à la réalité de ces scènes originaires, conviction qui ne le cède en rien à celles fondées sur le souvenir...", c'est un petit peu plus loin qu'il le dit, mais il y a la question de la conviction du sentiment de réalité, qui vient poser à Freud un problème tout à fait énorme.

Quel est le statut de réalité de cette scène? Et c'est là-dessus qu'il va s'attarder longuement. J'ai tendance à penser que nous ne pouvons pas penser, ou que Freud se trouve dans une difficulté pour penser, la qualité de réalité de cette scène, ce qui va l'engager dans toute une réflexion sur le rapport entre le souvenir et la construction, sans utiliser...il manque à Freud une distinction lacanienne, forte, entre la réalité et le Réel. Je dis déjà ce que j'en pense, c'est-à-dire que cette scène originaire, elle ne vient peut-être pas de la réalité, mais en tout cas elle vient du Réel. Et pour le coup elle fait forçage du Réel, dans le rêve. Vous voyez bien que c'est aussi ce qui nous permet de penser la difficulté de la névrose traumatique.

Dans la névrose traumatique on a affaire à quelque chose qui semble être du registre d'une réalité, et puis on s'aperçoit que c'est beaucoup plus complexe que cela la plupart du temps. Je crois que dans les névroses traumatiques - je pense à une névrose traumatique que j'ai connue, sur le divan, une névrose qui se présentait comme une névrose traumatique, on avait à mon avis un coup de Réel qui avait été porté dans la réalité, on pourrait le dire, "un coup de Réel porté dans la réalité", mais ce qui faisait traumatisme ce n'était pas la réalité, ce n'était pas l'événement dans la réalité de son effectuation, mais c'était bien le fait que dans la réalité le Réel avait fait retour.

Dire le Réel a fait retour dans la réalité, ça veut dire que le Réel a fait retour dans l'Imaginaire. On est très très précisément dans ce qui est le fondement hallucinatoire de l'objet, mais aussi le fondement hallucinatoire de notre histoire. Alors donc Freud avance par indices, les trois indices qui semblent les trois grands indices à mon avis, à partir du rêve

- le "regarder-être regardé"
- l'arbre de Noël
- la dépression de 5 heures.

C'est-à-dire que, pour comprendre ce rêve de l'Homme aux loups vous voyez que Freud ne fait pas une lecture interne du rêve, il fait une lecture en extériorité permanente, c'est-à-dire en utilisant ce qui va être l'interprétation du rêve faite par l'Homme aux loups. Ce qu'il interprète ce n'est pas le rêve, ce qu'il interprète c'est ce que l'évocation du rêve fait revenir comme élément dans le récit de l'Homme aux loups. Pour la petite histoire, et pour penser en général la question du rêve dans la cure, pour penser aujourd'hui la question du rêve dans la cure, on voit qu'on retrouve l'idée classique, mais ça fait du bien de la voir concrètement, que ce qui s'analyse dans la cure, ce n'est pas le rêve, c'est le récit du rêve. Et je crois que c'est une idée tout à fait forte. Et qui est ici manifeste, beaucoup plus manifeste me semble-t-il que dans le cas de l'Homme aux rats, où on a l'impression que Freud en reste à l'intérieur du rêve lui-même, là on voit très bien que dans le rêve lui-même il ne voit pas grand-chose, il voit un certain nombre de choses mais pour réussir à voir un certain nombre de choses dans le rêve, pour pouvoir l'interpréter, il faut qu'il passe par ce que l'Homme aux loups évoque, par rapport à ses rêves. Le "regarder-être regardé", l'arbre de Noël, la dépression de 5 heures.

Alors donc il va tomber sur la question de cette scène primitive, dans sa qualité de Réel ou de réalité. Est-ce qu'elle est réelle ou est-ce qu'elle s'est retrouvée dans la réalité? Vous allez voir qu'il règle le problème de façon évidemment polémique, mais d'une façon tout à fait intéressante. Avant d'en arriver là, pour rester sur cette question de l'articulation entre le rêve et la scène primitive, je crois qu'on a un mécanisme très très intéressant là aussi dans la pensée de Freud, dans l'approche de Freud, puisqu'on a trois temps en fait. On aurait: la scène primitive, premier temps, qui se passe donc à un âge où l'enfant ne peut rien en construire, et qui va supposer, on va le dire, l'Oedipe, pour pouvoir être interprété. Et on a le rêve. Et dans ce sens -là, le rêve qu'est-ce que c'est? Le rêve est une interprétation de la scène primitive. Le rêve est strictement une interprétation de la scène primitive. Or, dans le parcours de la cure de l'Homme aux loups, la scène primitive, dans le déploiement qui en est fait sur l'incitation de Freud, interprète le rêve. C'est-à-dire qu'on a quelque chose de tout à fait dynamique là, qui, en même temps soulève le problème sur lequel on va s'attarder un peu. Le rêve nous dit Freud, je vous rappelle l'idée de la scène primitive, l'enfant ne peut pas l'interpréter, il n'a pas les éléments pour l'interpréter, il va falloir un temps ultérieur, et le rêve, en fait, va interpréter, donc traduire en signifiants on pourrait le dire, traduire en représentations, quelque chose, une représentation qui n'avait pas pu se structurer, qui faisait événement à allure traumatique.

Donc le rêve est une interprétation de la scène, et la construction de la scène elle-même vient rendre compte des éléments du rêve, et pratiquement de l'ensemble des éléments du rêve, donc la scène elle-même opère comme interprète du rêve. Cela a l'air d'une banalité, mais vous voyez que ça pose des problèmes, y compris techniques, tout à fait essentiels. Problèmes qu'on va retrouver... C'est intéressant de voir que l'Homme aux loups est un personnage qui surgit en permanence pas n'importe comment dans l'œuvre de Freud. Vous savez quand l'Homme aux loups termine son analyse, Freud avait donc des places pour ses patients, puisqu'il leur consacrait une heure, et qui prend la suite de l'Homme aux loups? Très intéressant cette affaire. Cela a été repéré par Thierry Bokanovski: quelqu'un qui attend une place pour faire une analyse avec Freud, et c'est quand l'Homme aux loups part que la place de l'Homme aux loups, les heures de l'Homme aux loups, sont prises par quelqu'un -on peut penser que ça induit des effets dans cette

cure analytique- et c'est Ferenczi.

Je suis tombé là-dessus tout à fait par hasard, d'un seul coup, en reprenant cette idée-là, hein? Qui est quoi cette idée-là? Qui est... qui va être reprise en permanence par Freud, au-delà de la polémique avec Jung, jusque dans deux textes importants, un où l'Homme aux loups et Ferenczi sont cités successivement, l'un après l'autre: c'est "Analyse finie analyse infinie", il présente deux cas, un patient qui est l'Homme aux loups, et un deuxième, qui est un analyste brillant, qui se trouve être Ferenczi, juste à la suite. Mais c'est aussi le problème qui va être soulevé dans un texte que, je crois, nous aurions intérêt à fortement relire pour comprendre ce qui se joue là, qui est le texte "Construction dans l'analyse".

Et il va déjà être confronté à cette question du statut de l'interprétation, et au statut de la construction. C'est-à-dire que vous voyez bien que si on peut parler à proprement parler d'interprétation, c'est ici. Ici il y a interprétation, le rêve interprète la scène primitive. Et la question qui est soulevée par Freud c'est que la scène primitive telle qu'elle est retrouvée, ou telle qu'elle est produite dans la cure, et bien, d'une certaine façon, elle se présente comme une construction. Il y aurait presque de quoi s'arrêter là.

Vous voyez, quand je dis ça, je dis que le conflit, enfin l'opposition entre interprétation et construction, qui est déjà en jeu, qui anime toutes les phases de la polémique avec Jung, dans le texte de l'Homme aux loups, d'une part anticipe sur une question qui va en permanence revenir chez Freud, dans "Construction dans l'analyse", à propos du rêve traumatique, je l'ai évoqué, dans "Construction dans l'analyse", mais aussi dans "Analyse finie et infinie", à travers cette question-là, et cette affirmation - qui quand même nous pose énormément de problèmes - de Freud, qui nous dit que dans toute névrose il y a une part constitutive et une part traumatique, vous connaissez ce fragment, mais ce qui nous pose le plus de problèmes, c'est qu'il nous dit "plus la part traumatique est importante et plus l'analyse est possible". Et plus la part constitutive est importante et plus on va se retrouver devant des problèmes de non-terminabilité de la cure.

Ce problème quand même tout à fait important, il le pose donc je vous le dis par rapport à l'Homme aux loups mais aussi par rapport à Ferenczi. On pourrait se poser la question de savoir - en faisant un peu de polémique - dans quelle mesure il y a une correspondance entre ce qui va être déployé aussi bien au niveau théorique que de ce qui va en être de sa vie, de son rapport aux femmes etc. de ce qui va constituer un parallèle entre la vie de Ferenczi, l'œuvre de Ferenczi, et la vie de l'Homme aux loups, et l'œuvre de l'Homme aux loups. Il y a quelque chose de tout à fait troublant dans cette affaire, et justement, avec ce type de question qui fera retour en permanence, à savoir interprétation ou construction. Interprétation ou construction. Vous voyez bien que la seule réponse à mon avis, elle est simple, il y en a une. La question interprétation ou construction ne se pose plus, ou du moins elle est réglée par la conception du Symbolique chez Lacan. J'y reviendrai tout à l'heure.

Donc à partir de cette reconstruction et de ce type de problème, ce type de problème "réalité-pas réalité", "réel-pas réel", c'est là que Freud va (c'est le passage qu'on ne lit généralement pas, donc je me suis dit que ce n'était pas mal de le lire, enfin, qu'on ne lit pas, sur lequel on ne s'attarde pas) engager la polémique avec Jung, va reprendre - puisque vous savez que ce texte est un texte qui a une visée polémique, au départ, que Freud l'écrit vraiment pour répondre aux propositions de Jung, et là il y a quelque chose qui va sembler tout à fait étonnant, j'y reviens dans un instant. Donc la question c'est cette scène primitive - que j'ai retrouvée - est-ce

qu'elle constitue un fait réel, un fantasme, un mythe, et si elle est un fantasme, est-ce qu'elle est un fantasme retrouvé chez le patient, ou est-ce qu'elle est un fantasme de l'analyste? Puisque d'une certaine façon ça va être la grande idée de Jung, de dire que l'idée d'épisodes sexuels infantiles qui joueraient un rôle déterminant pour l'enfant, et bien ça se trouve, Jung le dit, mais ça se trouve avec deux causes qui sont des causes qui n'ont rien à voir avec ce qui s'est passé pour l'enfant, puisque les deux causes de l'émergence de ces fantasmes sexuels chez l'enfant, pour Jung, sont d'une part, et c'est ce qui là est contesté par Jung, allié aux constructions fantasmatiques de l'analyste - c'est le fantasme de l'analyste, plus méchamment Jung dit c'est le fantasme de Freud, mais enfin à l'époque il n'est pas encore à dire que c'est le fantasme de Freud, il dit c'est le fantasme de l'analyste, d'une certaine façon ce serait aussi intéressant de voir comment Ferenczi répond à Jung.

On oublie souvent la position de Ferenczi dans l'affaire puisque Ferenczi et Jung étaient des gens qui ne s'aimaient pas, pas du tout, il y avait des antipathies, c'était un monde étonnant, Abraham et Jung, c'est infernal, Abraham et Jung se détestent à un point incroyable, Abraham c'est le premier qui dit: "Mais Jung ça n'a rien à voir avec la psychanalyse", Abraham et Ferenczi se détestent cordialement, Abraham dénonce Ferenczi, dénonce Rank, dénonce tout le monde, et en même temps à chaque fois il dénonce trop tôt, c'est très étonnant. C'est dans le premier titre du Colloque de Montpellier, qui est devenu "La psychanalyse est-elle une histoire juive?", mais c'est dans une lettre à Freud, Abraham dit: "Mais comment, vous voulez mettre Jung à la tête de l'Association Psychanalytique Internationale, vous ne voyez pas que ce Suisse Allemand va totalement casser tout ce qui nous anime, et puis que c'est un personnage abominable, qui n'a rien à voir avec la psychanalyse, c'est un arriviste, tout ce qui l'intéresse c'est la succession de Bleuler, et la psychanalyse il s'en fout, il se sert de vous et c'est tout?" Et Freud lui répond: "Mais non vous vous trompez, et en plus il faut absolument mettre Jung à cette place-là, pour que la Psychanalyse cesse d'être une internationale juive, et devienne une science."

Ensuite il y aura la polémique Abraham-Ferenczi, et Abraham, à propos de Rank et de Ferenczi, les deux au départ, dira: "Vous ne vous rendez pas compte qu'ils vont très très loin, qu'ils s'éloignent de vous?" Et Freud qui aime bien Ferenczi...Abraham, ce n'est pas quelqu'un qu'il aime bien, il a une relation très passionnelle avec Jung, très passionnelle avec Ferenczi, pas avec Abraham... et Abraham évidemment va aussi, très tôt, repérer que Ferenczi s'engage sur des voies problématiques, peut-être pas par rapport à la Psychanalyse mais en tout cas par rapport à Freud, et Freud va le rabrouer...Heureusement que Abraham était mort quand Jones a été nommé parce que je pense que ça aurait continué sur le même mode, en tout cas il y a une ambiance qui est une ambiance un peu dure, et il y a aussi une ambiance dure entre Ferenczi et Jung, et d'une certaine façon on peut penser que dans un certain nombre de positions, Ferenczi répond d'une façon plus efficace que Freud à Jung.

Donc l'hypothèse de Jung c'est de dire: "Mais tout ça, ça correspond à des fantasmes de l'analyste." Ce n'est pas loin d'être l'hypothèse d'Adler aussi. Mais avec des nuances. Evidemment je mentionne qu'Adler et Jung se détestent aussi très cordialement, et que la petite bande des juifs Viennois dont Adler fait partie, ne supporte pas qu'émerge ce Suisse Allemand un peu prétentieux d'après ce qu'on sait, et le départ d'Adler anticipera le départ de Jung. Mais au départ le premier conflit d'Adler n'est pas avec Freud, il est avec Jung. Et Bleuler. Jung entraîne Bleuler dans son sillage. Alors la position d'Adler est autre, elle est de dire: "En fait vous ne pouvez pas penser cette sexualité sans son étayage biologique. Alors c'est très étonnant parce qu'on trouve dans Adler, je ne l'ai pas lu directement mais par l'intermédiaire de cet écrivain français qui a

beaucoup travaillé avec Adler, je ne sais plus comment il s'appelle, vous allez voir que ça a des relents tout à fait intéressants - Adler dit à un moment: "L'être humain naît inachevé, et par là même il est dans une situation de dépendance par rapport à la mère - ça ne vous rappelle rien, ça? - et ce qui va être son sentiment premier par rapport à la mère, c'est un sentiment d'infériorité. Il est dans cette dépendance qui le rend inférieur, et il va se trouver confronté à un pouvoir qui lui est extérieur - vous transformez pouvoir par phallus et vous avez vraiment quelque chose que nous pourrions traduire dans des textes modernes - c'est étonnant je trouve qu'on a tort de ne pas relire Adler, on y découvre quand même des éclairs de lucidité extraordinaires et en particulier on peut penser qu'Adler est le premier théoricien du phallus et le premier théoricien de la pulsion de mort.

On peut critiquer Adler sur ce qu'il va en faire ensuite, ce qu'il va en déployer, mais Adler a quand même là une perception intéressante. Là Freud est radical, on est plus tard, on est en 1911-12, il va mettre Adler et Jung dans le même sac. On a deux théories totalement divergentes, Adler et Jung, Freud va mettre Adler et Jung dans le même sac, et il va là être amené à dire des choses à mon avis qui sont en impasse, et qui resteront en impasse me semble-t-il jusqu'à Lacan. Il dit deux choses. Il nous fait un montage en nous disant - on dirait du glissement, il y a quelqu'un que je dénonce souvent pour ses glissements sémantiques, c'est quelqu'un de très intéressant mais quand on lit ses textes c'est étonnant on se voit glisser petit à petit, et on se dit comment il nous a amenés à ce point-là, c'est Baudrillard, lisez Baudrillard, vous vous apercevrez que vous partez d'un point, vous le suivez, et quand vous relisez vous vous rendez compte qu'à des moments vous avez fait des sauts sans vous en rendre compte.

Et bien Freud nous berne de la même façon dans ce texte. C'est-à-dire qu'il passe allègrement - c'est souvent le cas d'ailleurs, mais d'habitude il le fait sur un mode très interrogatif par rapport à lui-même, il se met en question, il dit peut-être qu'on peut aller dans cette direction, mais je ne suis pas sûr...Là non il est dans la polémique, et il y va et il nous met tout dans le même panier: le rêve, le souvenir-écran, qui surgit là, massivement, je préfère dire souvenir-écran que souvenir-couverture, il nous dit: après tout, que ça ait eu lieu ou que ça n'ait pas eu lieu, ça n'a pas d'importance, mais il ne nous explique pas pourquoi, il nous dit d'un seul coup: le souvenir et le ressouvenir, ça a la même consistance, c'est la même chose, il nous le dit. Alors, mais pourquoi? On est en panne en permanence, on se dit mais pourquoi? Qui nous justifie ça? Il ne nous le justifie pas. Et c'est étonnant, il fait une critique de Jung et entre autres de l'idée de Jung que la réalité correspondrait au fantasme mais au fantasme qui n'est pas le fantasme du patient mais le fantasme de l'analyste, et c'est là qu'on a encore un mot latin, c'est très intéressant, que c'est une position "pars pro toto", c'est-à-dire je prends la partie pour le tout. C'est quoi, prendre la partie pour le tout? C'est étonnant quand même, c'est étonnant, c'est-à-dire qu'il nous dit: Je fais une critique de Jung parce qu'il interprète ce que je dis comme je demande qu'on interprète un rêve.

Jung après a dérapé, c'est vrai que, ensuite, quand il s'est lancé dans l'alchimie, et sa théorie qui suit immédiatement des archétypes et tout ça, ça nous fait rigoler je crois, pour être gentil, ça pourrait nous faire pleurer aussi. Mais au moment de la polémique, Jung dit quand même quelque chose d'extraordinaire, il prend cet élément-là, et alors Freud - je vais essayer de vous retrouver le passage du "pars pro toto" qui est quand même tout à fait extraordinaire - c'est dans les "Discussions de quelques problèmes", ou "Quelques discussions..." dans la nouvelle traduction: "Je me permets de faire remarquer ici que les contradictions dans la littérature psychanalytique d'aujourd'hui sont habituellement confectionnées selon le principe du "pars pro toto". On extrait

d'un ensemble d'une haute complexité une partie des facteurs à l'œuvre, on la proclame être la vérité, et on contredit en sa faveur l'autre partie, et l'ensemble."

C'est bien ce qu'on doit faire, c'est-à-dire que ce que fait Jung comme critique, c'est de dire: l'ensemble est incohérent. "Regarde-t-on habituellement de plus près à quel groupe a échu cette préférence, on trouve que c'est celui qui contient ce qui est déjà connu par ailleurs, ou s'y rattache le mieux (la nouvelle traduction est illisible, mais ça ce n'est pas grave) ainsi chez Jung l'actualité et la régression, chez Adler les motifs égoïstes, mais laisser de côté, rejeter comme erreur ce qui justement est nouveau dans la psychanalyse, et lui revient en propre, c'est par cette voie que les avancées révolutionnaires de l'incommode psychanalyse se laissent le plus aisément repousser."

C'est étonnant, l'argument de Freud. Comment peut-on dire que la position de Jung et d'Adler est critiquable pour ça? J'aurais tendance à penser personnellement que Jung et Adler, à ce moment-là, au moment de la scission avec Freud, posent de très bonnes questions, et que de toute façon, Freud y reviendra. Sur la question de l'inconscient et du collectif, qui commence à être abordée par Jung, Freud y reviendra, c'est vrai que ce n'est pas là-dessus que s'engage le débat, mais sur la question de la théorie sexuelle, évidemment la théorie de la pulsion de mort, fera revenir Freud sur les questions soulevées par Adler, et sur la question du rapport entre le fantasme, et puis le transfert, et le contre-transfert, Freud y reviendra, il y reviendra à propos de ses querelles avec Ferenczi, mais là aussi Lacan y reviendra.

N'oubliez pas quand même quand on parle de Jung, que Jung est le théoricien du contre-transfert, le théoricien de la formation de l'analyste. L'analyse didactique c'est une invention de Jung. On oublie la dette de Freud à Jung. Le terme de complexe, que Freud va garder, c'est un terme jungien. Et il vient nous gêner ce terme de complexe, à propos du complexe d'Oedipe, du complexe de castration, il n'empêche que Freud, ce concept, il le garde jusqu'au bout. Il y tient mordicus. Or ce concept est un concept jungien. L'idée que la formation de l'analyste passe par l'analyse de l'analyste, c'est une idée jungienne. Freud pense que ce n'est pas la peine, il pense qu'en une après-midi, on peut essayer d'expliquer à quelqu'un comment ça marche, et ça suffit. C'est Jung qui va dire: "Mais non, il faut que les analystes soient passés par une expérience analytique la plus profonde possible." C'est tout à fait étonnant, et en relisant cela, ce qui me frappe, c'est la mauvaise foi de Freud.

Tout cela pour dire quoi? C'était une anecdote pour dire qu'à mon avis Freud ne répond pas à la question qu'il soulève, et qui est soulevée par Jung et Adler, surtout par Jung. En l'occurrence la question de la fonction de l'infantile. Voyez que cette question va rester en suspens jusqu'à Lacan. On va se retrouver devant une difficulté que chacun essaiera de régler, qui est la question de la définition de ce que nous appelons l'infantile. On voit bien que si on essaie de fouiller au plus loin sur ce que c'est que l'infantile, on tombe sur l'originaire. Et qu'à ce moment-là, l'enfance, en tant que telle, et bien elle va se réduire au point le plus archaïque. Freud le dit un peu plus loin, je cite toujours ce passage-là, c'est sa conclusion de l'Homme aux loups, c'est le problème de l'articulation phylogénèse et psychogénèse, où il est amené à nous dire que le complexe d'Oedipe, l'Oedipe, ça préexiste au Sujet. Vous voyez que ça va tout à fait à l'encontre d'une théorie d'un primate de l'infantile. C'est-à-dire que l'enfant fait son entrée dans l'Oedipe.

"Je suis enclin à penser qu'ils sont des précipités de l'histoire de la civilisation humaine", et en définitive ce qu'il nous dit c'est que l'enfance, ça va être simplement un remaniement, une appropriation de cet Oedipe qui est inscrit dans la culture. On voit bien comment ça va se poser

tout au long de l'époque freudienne et ensuite avec le fait que si on essaie d'aller fonctionner du côté de l'infantile, retrouver l'infantile, et bien on va fonctionner par exemple dans la ligne de Mélanie Klein, c'est-à-dire qu'on est là dans le précocissime, ou on va faire comme Lacan, c'est-à-dire construire des mythes de l'enfance - c'est ce qu'il fait - de plus en plus précoces. Et on a une espèce de point, d'enfance, d'aucuns diraient imaginaire, qui vient se constituer, non pas dans la vie du névrosé, mais dans la théorie psychanalytique elle-même.

Or en fait - et vous savez ce que ça va donner comme dérive, une dérive impliquée par Freud - ça donnera le psychanalyste classique qui pensera que la consigne à donner aux gens dans la règle fondamentale, ça devient: "Parlez-moi de votre enfance", et puis la conviction que plus on fera venir des constructions ou des souvenirs, mais plutôt des constructions, d'une période la plus ancienne possible, et plus on sera au plus vrai de la fonction constitutive de l'enfance. Et on finit avec le cri primal, on tombe sur quelque chose qui serait le cri articulé de la naissance. Mais il y a une espèce de mythe qui fonctionne, qui va persister me semble-t-il en permanence et qui va soulever un certain nombre de problèmes. Je crois que ce qui est en jeu dans ce débat, à partir de la production de cette scène primitive, dont vous voyez bien que son intérêt c'est que Freud est très embarrassé quant à sa qualité par rapport à ce qu'il a déployé jusqu'à présent, c'est-à-dire l'Oedipe, puisque bien évidemment l'Oedipe là on le voit dans le rêve, 4-5 ans, mais la scène primitive, elle serait bien antérieure, c'est que nous sommes tenus, nous sommes obligés de passer d'une fonction de l'infantile à la fonction de l'originnaire. La scène primitive, c'est la scène originnaire. Pour le dire autrement, ce que nous pouvons dire aujourd'hui, c'est que la scène primitive, ce n'est pas le fait que l'enfant voie ses parents dans un acte sexuel, dans un rapport sexuel, on pourrait presque le dire, mais c'est la construction du rapport sexuel, qui a été celui de ses parents, le concevant. C'est-à-dire, évidemment, à un moment qui est, pour tout enfant, articulé avec Noël, le Noël de l'Homme aux loups - il faut faire de la provocation vulgaire quand même - elle est archétypale.

Je l'ai dit la dernière fois, il me semble qu'on ne peut pas penser cette fonction de la scène primitive comme se passant à un autre jour que le jour de Noël. Ce qui est en jeu, ce n'est pas le coït parental, ce qui est en jeu c'est la conception de l'enfant. La scène primitive, c'est la scène originnaire, c'est-à-dire le coït parental, puisque l'idée quand même qui fait que le névrosé ne se flingue pas tout de suite, c'est qu'il méconnaît que nous ne sommes que l'effet, nous dit Lacan, d'un malentendu, c'est-à-dire que nous, on croit qu'il y a eu un rapport sexuel, même s'il n'y en a plus, qu'il y en a eu un, celui qui a eu pour effet que nous soyons conçus. Conçus. C'est très joli, le mot conçus. Conçus comme un concept. Conçus non seulement au niveau de la fabrication, mais bien même comme essence, là on tomberait sur un enjeu philosophique qui est un enjeu philosophique fondamental, c'est-à-dire que la fonction sur laquelle Freud va tomber nous oblige à nous déplacer de la question de l'infantile à la question de l'originnaire. Sachant que l'infantile ça n'est que le mode sur lequel nous subjectivons l'arbitraire, l'absurde, et la bêtise de notre origine.

Après tout, ce que nous construisons de notre enfance, mais aussi ce que nous construisons dans notre enfance, c'est bien cette espèce de tentative d'interprétation d'un événement qui se caractérise par le fait que la seule chose dont nous soyons certains c'est qu'il a eu lieu. La seule chose dont nous soyons certains c'est qu'il a eu lieu. Vous voyez bien que c'est d'ailleurs ce qui va poser problème dans certaines psychoses.

Roland Chemama

Quelques réflexions sur la question de la castration à partir de L'homme aux loups

Ce dont je vais vous parler aujourd'hui c'est de la question de la castration, et c'est une question que je vais articuler, bien sûr, avec la lecture que je peux faire de L'homme aux loups.

Évidemment je ne vais pas prétendre que tout ce que je vais vous dire aujourd'hui est totalement dérivé de cette lecture. Il serait pour le moins artificiel d'aborder la lecture de L'Homme aux loups comme si nous avions d'abord fait table rase des diverses questions que nous nous posons sur tel ou tel point essentiel, et des réponses que nous tentons d'apporter, peu à peu, à ces questions. Mais c'est précisément à partir de là que nous pouvons situer tout l'intérêt de ce travail sur L'Homme aux loups. Ce travail nous permet de nous préciser à nous mêmes un certain nombre d'apports de Freud, de Lacan, éventuellement de quelques autres analystes ; mais également - et c'est sans doute là l'essentiel - ce travail nous permet de mettre à l'épreuve, à propos d'un cas précis, quelques hypothèses que nous pouvons formuler. sur les questions qui nous paraissent aujourd'hui cruciales.

Mes questions concerneront donc, comme je vous l'ai dit, le thème de la castration. En fait je partirai de la question de la forclusion, dont je crois qu'on vous a déjà parlé. Mais vous verrez que je serai conduit peu à peu, à m'éloigner de ce point de départ

Il y a en effet, dans un cas comme celui qui nous occupe, au moins deux façons de procéder. La première est de partir d'un certain nombre de concepts qui peuvent nous paraître acquis. Par exemple refoulement d'un côté et forclusion de l'autre ; ou encore reconnaissance de la castration d'un côté et rejet de la castration de l'autre ; ou enfin névrose d'un côté et psychose de l'autre. A l'aide de ces concepts on peut mieux saisir ce qui se passe dans un cas comme celui qui nous occupe. C'est une démarche de ce type que je suivrai tout d'abord. Mais la démarche inverse est peut-être plus intéressante. Il s'agit, à l'occasion de ce que nous apprend un cas, de réinterroger les concepts psychanalytiques eux mêmes. C'est là dessus que je voudrais déboucher, au moins donc en ce qui concerne la castration.

Sur quoi, depuis Lacan, nous accordons nous le plus couramment en ce qui concerne l'homme aux loups? Vous savez que Lacan a donné une importance tout à fait particulière à l'épisode de l'hallucination du doigt coupé. A l'âge de 5 ans Serguei joue à entailler l'écorce de noyers avec son couteau de poche. Il s'aperçoit soudain - c'est une hallucination - qu'il s'est coupé un doigt, de telle sorte que celui-ci ne tient plus que par la peau. Ce n'est qu'au bout d'un moment qu'il peut constater qu'il n'en est rien. Or Freud introduit ce passage après avoir parlé de l'attitude que le jeune enfant avait adopté à l'égard de la castration. C'était une attitude complexe, mais nous en retenons surtout que d'un certain point de vue Serguei n'avait rien voulu en savoir. « les choses se passaient comme si elle n'existait pas ». Freud emploie le mot de Verwerfung, que Lacan a proposé de traduire par forclusion. Or vous savez que Lacan a fait de ce concept de

forclusion le concept fondamental pour rendre compte de la psychose. Il y a pour Lacan, chez le psychotique, forclusion, rejet, non symbolisation, de quelque chose d'essentiel, à savoir de ce qui représente en chacun de nous la loi, forclusion donc de ce que Lacan appelle le Nom-du-Père. Et vous savez bien sûr que la forclusion va s'opposer au refoulement au sens où ce qui est refoulé est en même temps inscrit, symbolisé, ce qui n'est pas le cas de ce qui est forclos. Il est vrai que tout cela n'est pas encore complètement élaboré à l'époque notamment du séminaire I, dans lequel Lacan commente le cas, et encore moins deux ans avant dans un séminaire non publié dont nous avons quelques traces. Mais nous lisons volontiers ces textes à partir des textes suivants. Nous assimilons assez couramment forclusion de la castration et forclusion du Nom-du-Père (après tout la castration peut être entendue comme la loi elle-même, le Nom-du-Père comme ce à partir de quoi cette loi est instaurée). Nous ne nous préoccupons pas trop du fait qu'il n'est pas du tout sûr que l'Homme aux loups soit un psychotique (Lacan parle en ce qui concerne l'hallucination de « phénomènes de psychose »). Mieux, il y a au moins un point par où ce qui se passe ici nous paraît illustrer la forclusion de façon emblématique. C'est que nous avons appris que ce qui est forclos du symbolique fait retour dans le réel. Où mieux qu'ici pourrions nous saisir ce phénomène? Précisément parce que Sergueï n'aurait rien voulu savoir de la castration il se retrouverait confronté à la vision d'une mutilation, à une perception qui s'impose avec force, à une perception dont il ne saurait douter, au moins pendant un moment, bref à quelque chose qui a valeur de réel. Voilà donc ce qui peut paraître constituer la base commune à laquelle les analystes, à tout au moins les analystes lacaniens peuvent se référer.

Les choses cependant sont-elles si simples? A vrai dire, elles sont moins évidentes qu'il n'y paraît. Vous en trouverez un indice dans le fait que de nombreux auteurs, qui pourtant se réfèrent couramment à Lacan, ont pu souligner plusieurs difficultés ou ambiguïtés. Je vais vous en citer quelques uns afin de vous en donner une idée.

*

Je me référerai d'abord à un texte qu'il serait assez intéressant de citer et de discuter en détail, mais je ne crois pas possible de trop m'y attarder parce qu'il n'est pas encore publié. Il s'agit d'un compte-rendu fait par Moustapha Safouan du Séminaire I de Lacan. Moustapha Safouan estime que l'évocation de la forclusion à propos de l'homme aux loups « est pour le moins étonnante ». « Car, dit-il, s'il y a une observation où la menace de castration est lisible dans toutes les pages, c'est bien celle de l'Homme aux loups, et c'est de là peut-être que vient l'espèce de fascination que cette observation exerce sur le lecteur. » Nous pourrions bien sûr ici rappeler que Freud fait état de plusieurs courants psychiques coexistant chez l'homme aux loups concernant cette question de la castration, coexistence que Moustapha Safouan prend bien sûr en considération. Mais on prendra son texte au moins comme l'indication d'un problème difficile. Comment peut-on affirmer d'un sujet que d'une certaine façon il a totalement rejeté la castration, alors que d'un autre côté il l'abomine, et que d'un troisième côté il est tout près (là je cite Freud) « à l'accepter et à se consoler de par la féminité à titre de substitut » ?

Est-ce parce qu'il n'est pas si facile de faire tenir tout cela ensemble que Denise Lachaud, dans un livre récent, *L'enfer du devoir*, fait tout glisser du côté du refoulement? Elle relève que la plupart du temps Freud ne parle pas, dans son article, de *Verwerfung* (forclusion), mais de *Verdrängung* (refoulement). Elle estime que la formule « ne rien vouloir savoir au sens du refoulement » a été mal entendue ; et il est vrai que cette formule peut vouloir dire deux choses assez différentes, que par elle-même elle ne veut pas forcément dire qu'il n'y a pas de refoulement. Elle souligne des formules qu'on trouve bien sûr chez Freud, comme cette phrase où

Freud nous dit que l'homme aux loups « avait reconnu la castration comme un fait réel ». Sans doute tout cela vient-il du fait qu'elle cherche à présenter l'homme aux loups comme un cas typique d'obsessionnel. « Quand il s'agit de névrose obsessionnelle, écrit-elle, nous devrions cesser de traduire Verwerfung par forclusion liée au Nom-du-Père - clé de voûte de la structure psychotique. Conserver retranchement serait plus pertinent car l'obsessionnel ne cesse de répéter l'opération de la castration : trancher et retrancher ». Que peut-on penser de tout cela. Ce qui me gêne, pour ma part, dans ces remarques de Denise Lachaud, c'est qu'elle part de l'assignation à l'homme aux loups d'une structure déterminée pour en déduire la nature des phénomènes qui sont en jeu chez lui. Je ne pense pas que ce soit la meilleure méthode.

Il ne me semble pas inutile, au point où nous en sommes de ce petit parcours de vous présenter également une tentative assez originale pour résoudre le problème qui nous occupe. C'est celle de Henri Rey-Flaud, dans un livre qui s'appelle : Comment Freud inventa le fétichisme... et réinventa la psychanalyse. Comment Henri Rey-Flaud rend-il compte, en ce qui le concerne, de cette coexistence de plusieurs « courant opposés »? Si on le suit bien, si on relie ensemble divers passages du livre, on s'aperçoit qu'il la ramène à un clivage, un clivage qu'on pourrait à la limite formaliser autour du signe V, du cinq romain. « L'homme aux loups (...), nous dit-il, (était) partagé originellement entre un « rejet » de la castration (Verwerfung), qui le situait sur le versant de la jouissance, et une reconnaissance de la castration (Annerkennung), qui l'inscrivait au registre de la névrose et du désir ». Mais ce clivage, Henri Rey-Flaud le conçoit sur le modèle du clivage fétichiste. L'objet fétiche, vous le savez, peut représenter à la fois la reconnaissance et le déni de la castration. C'est le cas par exemple de cet homme dont parle Freud, qui avait élu pour fétiche une gaine pubienne qu'il pouvait porter comme slip de bain. Cette pièce vestimentaire qui cachait les organes génitaux, pouvait signifier aussi bien que la femme était châtrée ou qu'elle n'était pas châtrée et cela permettait de surcroît de supposer la castration de l'homme. Eh bien c'est un mécanisme de ce type que suppose Henri Rey-Flaud chez l'homme aux loups. Le V ou le cinq romain prend ici valeur de point pivot du clivage. On voit bien dans la scène avec le papillon qui s'envole comment il peut fonctionner, dans le champ du désir, comme signal d'angoisse face à la menace de la castration. Mais en même temps, renvoyant à la scène primitive, il constitue la lettre même de la jouissance, celle qui impose de repasser toujours par les mêmes chemins, et vous savez qu'effectivement il y avait chez les femmes au moins une posture qui pour l'homme aux loups avait valeur de fétiche, celle où la femme se trouve agenouillée et le dos à l'horizontale, comme Grouscha par exemple quand elle frotte le plancher, comme telle autre servante ou telle paysanne ultérieurement, mais aussi comme la mère dans la scène primitive.

Que penser de cette élaboration? Je serai conduit à en reparler dans un moment, mais je crois devoir vous signaler dès à présent que Henri Rey-Flaud pense pouvoir s'appuyer sur un argument de poids, qu'il ne nous donne que tout à fait à la fin de son livre, comme s'il avait conservé jusqu'au bout sa carte maîtresse. Il a procédé en effet à un rapprochement terme à terme de la présentation de l'homme aux loups d'un côté, et d'un autre côté de la présentation d'un cas de fétichisme dans le célèbre article Le clivage du moi dans le processus de défense. Il y a pour lui une similitude très forte entre ces deux textes, similitude qui autorise à penser qu'il ne s'agit en réalité que d'un seul et même patient. Vous reprendrez vous-même, si cela vous intéresse, les termes de ce dossier. Pour ma part je serai conduit à poser les problèmes un peu différemment.

Je ferai cependant encore référence à un dernier auteur, Claude Rabant, et plus précisément à son livre Inventer le réel, sous titré Le déni entre perversion et psychose. Il y a dans ce livre un appendice qui envisage les termes de déni et de forclusion dans leurs rapports conceptuels. Je n'entrerai pas trop dans le détail de cet appendice qui est tout entier orienté par une question en effet difficile : qu'est ce qui a permis à Lacan de privilégier le terme de Verwerfung pour traiter

de la psychose alors que Freud use le plus souvent du terme de Verleugnung, déni ou désaveu, ou encore démenti? Ce qui m'intéresse dans ce texte c'est que Claude Rabant va être amené, dans la logique des questions qu'il se pose, à rappeler que la Verwerfung n'est pas seulement pour Lacan un mécanisme particulier, spécifique au champ des psychoses, mais un temps originaire, temps qui concerne le rejet d'un signifiant fondamental, et sur le fond duquel se profilent les différents phénomènes de Verneinung, de dénégation qui sont ceux des différentes névroses. Claude Rabant s'appuie là dessus sur un chapitre difficile du séminaire sur Les psychoses, le chapitre XI. Pour ma part, il me paraît plus simple à présent d'en venir à une question très voisine que nous pouvons introduire à partir du séminaire I.

*

De quoi en effet nous apercevons nous lorsque nous relisons le séminaire I en tentant d'oublier un peu les mises en places nécessairement schématiques dont nous nous souvenons le mieux. D'abord nous voyons que Lacan se réfère à L'homme aux loups plusieurs fois, dès la toute première leçon, et dans des registres assez différents. Sa réflexion sur le refoulement, sur la reconstruction de l'histoire du sujet, sur le trauma semble toujours avoir ce texte de Freud comme toile de fond. Qu'en est-il maintenant lorsque pour la première fois, dans la leçon 4, la séance qui précède l'intervention d'Hyppolite, il aborde la question de la Verwerfung? Cette Verwerfung qu'il accepte de traduire par le terme de «rejet», sous la suggestion du philosophe, ou encore par le terme de refus, cette Verwerfung qu'il commence donc tout juste à isoler comme telle, qu'est-ce que Lacan veut y voir avant tout? Il s'agit, nous dit Lacan dans cette leçon, de quelque chose -je cite - quelque chose qui est « au-delà du refoulement, quelque chose de dernier (...) un premier noyau du refoulé ». De ne pas se formuler, ce noyau est « littéralement comme si cela n'existait pas » Et pourtant - je continue à citer - « il est le centre d'attraction qui appelle à lui tous les refoulements ultérieurs. »

Alors bien sûr vous reconnaissez ici ce que nous appelons refoulement originaire. Et sans doute la plupart d'entre vous avaient déjà repéré ce passage du séminaire où j'en suis venu après un long détour. La première fois que Lacan parle de Verwerfung, la première fois qu'il l'isole dans L'homme aux loups, c'est pour en faire, non pas seulement le mécanisme explicatif de la psychose, mais une illustration de ce que peut être le refoulement originaire, à entendre comme ce qui fonctionnerait pour chacun. Pour être plus précis ce que Freud désigne comme Verwerfung de la castration chez l'homme aux loups, et je vais maintenant souligner ce terme de castration, eh bien c'est cela que Lacan nous suggère de saisir à l'arrière plan de ce qui pour nous tous vaut comme refoulement. C'est de ce point que je vais partir maintenant pour inverser les questions que nous nous posons ordinairement. Il ne s'agira plus de se demander comment la forclusion de la castration peut éclairer ce qui se passe pour l'homme aux loups. Il s'agira de souligner que le travail de Lacan sur L'homme aux loups le conduit à concevoir un rejet radical de la castration, rejet qui vaut pour chacun. C'est donc à partir de là à une réflexion d'ensemble sur la castration que nous serions conduits, une réflexion que je ne pourrai bien sûr qu'esquisser, parce que dans une simple conférence on ne peut tout de même pas aller très loin sur un point aussi important. Au fond je vais maintenant d'abord formuler quelques remarques pour situer les questions en jeu ici, et j'espère simplement que je pourrai pour finir vous donner une idée de la façon dont je m'oriente dans ces questions..

Première remarque : une fois qu'on a dégagé, chez Freud lui-même, le type de structure en jeu chez l'homme aux loups, on peut le retrouver, apparemment identique, dans d'autres textes. Prenons par exemple un texte aussi important que « la disparition du complexe d'Oedipe » (La

vie sexuelle). Freud tente de montrer comment l'enfant, ou du moins le garçon, peut rencontrer à un moment donné une menace de castration et comment « l'organisation génitale phallique de l'enfant péricule lors de cette menace de castration ». Mais Freud relève d'emblée que « l'enfant tout d'abord n'accorde à la menace aucune croyance ni aucune obéissance ». En somme le premier mouvement est celui même de l'Homme aux loups ; ne rien vouloir en savoir. Et même ensuite, dit Freud, lorsque l'enfant commence à compter avec la possibilité d'une castration, c'est « là encore en hésitant, à contrecœur et non sans s'efforcer de réduire la portée de sa propre observation ». Autrement -dit il semble bien qu'ici aussi il y a forcément coexistence de plusieurs positions différentes quant à la castration.

Deuxième remarque, qui est en fait une question. Qu'appelons nous, au point où nous en sommes, qu'appelons nous castration? La question ne semblait pas simple pour Lacan lui même puisque jusque dans des séminaires assez tardifs il affirme ne pas bien savoir ce que c'est. Dans le texte de Freud que je vous cite, « la disparition du complexe d'Oedipe » on peut croire qu'il s'agit d'une menace bien précise, celle qui est faite au petit garçon de lui retirer son pénis. Mais Freud dit que cette menace peut être symboliquement adoucie : par exemple, lorsque l'enfant se masturbe on peut lui annoncer la suppression, non du pénis, mais de la main, qui pêche activement. Or cette référence à une dimension symbolique est ici bien utile. Elle montre que déjà pour Freud l'important n'était peut-être pas la dimension réelle de la menace, mais le fait que dans l'univers de symboles où se situe l'enfant il y a des activités auxquelles il doit renoncer - masturbation mais aussi énurésie par exemple - et que c'est ce renoncement que nous devons d'abord désigner comme castration. Cette modification a une conséquence non négligeable. C'est qu'elle permet de concevoir plus facilement que la castration concerne les deux sexes, que toutes les questions que j'essaie de poser avec vous ce matin, nous avons à les poser pour les deux sexes. En somme c'est sur la castration comme opération symbolique, c'est sur la castration comme interdit que porte notre questionnement. Lorsque le thème de la Verwerfung nous conduit à l'idée d'un refoulement originaire de la castration c'est notre rapport à l'interdit fondamental qui se trouve concerné.

Troisième remarque. Ce que je voudrais à présent cerner d'un peu plus près, ce que je voudrais à présent souligner, c'est quelque chose qui représente sans doute un point de bifurcation important, un point à partir duquel nous nous éloignons assez nettement, avec Lacan, d'une lecture triviale de l'apport de Freud. Que pourrions nous croire en effet en lisant Freud sans beaucoup d'attention? Nous pourrions croire que ce qui se trouve refoulé, c'est ce sur quoi porte l'interdit, le désir oedipien, ou encore diverses manifestations de la pulsion, que sais-je encore? Pourtant nous savons que dès le début Freud a présenté les choses très différemment, par exemple à propos de la névrose obsessionnelle (et je pense notamment à un article de 1896 « sur les psychonévroses de défense » (Névrose, psychose et perversion). Là ce qui se trouve refoulé ce n'est pas seulement un désir, mais le reproche qui se trouverait lié à la satisfaction de ce désir, le reproche qui représente ici l'interdit lui-même. Il me semble que Lacan a pu systématiser ce type de représentations en nous montrant que nous ne nous défendons pas seulement contre le désir mais contre la castration elle-même. C'est pour cela qu'à mon sens toute l'élaboration concernant la Verwerfung dans le séminaire I est essentielle. Peut-être parce que nous savons qu'elle est à l'origine d'une réflexion originale sur la psychose, nous oublions qu'elle conduit aussi à l'idée que pour chacun la castration peut tomber sous le coup d'un je n'en veux rien savoir radical. Encore une fois la castration ce n'est pas seulement ce qui nous fait refouler, mais c'est ce qui pour chacun doit rester inaperçu, et c'est le séminaire I qui est à l'origine de cette réflexion forte que j'essaie de vous présenter.

Quatrième remarque. C'est cette idée que pour chacun il y a un « ne rien vouloir savoir de la castration », cette idée que pour chacun il y a défense contre la castration qui nous ramène

maintenant à une question difficile, celle de ce qu'il peut y avoir de commun entre les différentes structures dont nous faisons état, névrose, psychose et perversion. Et c'est là dessus bien sûr que je vais avoir à faire état de la façon dont je m'y retrouve.

Nous aurons dans quelques mois des journées d'étude sur la question des Borderline, c'est à dire de ces cas qui sont censés être intermédiaires entre névrose et psychose. Mais vous voyez que nous avons peut-être à prendre les choses à un niveau plus radical. Jusqu'où va ce rapprochement qui fait que nous renvoyons à présent toutes les structures à cette forclusion ou à ce refoulement originaire? Et comment maintenir une distinction malgré ce rapprochement?

*

A vrai dire cette question me paraît, dans toute son étendue, assez difficile. Il serait pourtant essentiel de l'articuler parce que dans la pratique nous avons souvent l'impression de la rencontrer. Par exemple nous pouvons avoir l'impression que, pour tel sujet, d'un côté quelque chose de la loi a été symbolisé, mais que d'un autre côté, c'est resté partiel et par exemple qu'une forclusion semble avoir fonctionné en un autre point (je pense par exemple à ce qui a pu se passer dans certaines familles lorsque une origine juive a été, après la dernière guerre et la Shoah, complètement passée sous silence : là nous avons quelque chose comme une forclusion partielle qui peut très bien coexister avec une formation névrotique). Ou encore nous pouvons avoir l'impression que tel sujet est tout entier pris dans l'ordre du refoulement jusqu'à ce qu'une perversion transitoire nous montre à quel point il peut y avoir aussi chez lui un déni, un très actif déni de la castration. Alors, comment nous repérer dans tout cela?

C'est là-dessous que nous retrouvons les questions que nous posions au départ, concernant cette coexistence de plusieurs courants psychiques chez un même sujet, ou même cette question, suggérée par la lecture d'Henri Rey-Flaud, cette question d'un clivage entre reconnaissance de la castration et rejet de la castration. Mais à présent cette question nous pouvons ne plus la poser à propos d'un sujet particulier, Serguei Pankejeff. Peu nous importe au fond que l'homme aux loups et le fétichiste du texte sur Le clivage du moi ce soient une seule et même personne. En revanche ce qui est peut-être plus important c'est de nous demander ce qui pour chacun peut valoir comme coexistence de plusieurs courants psychiques ; et c'est sans doute aussi effectivement de nous demander si cette coexistence peut être pensée dans l'ordre du clivage, sur le modèle pourquoi pas de l'organisation fétichiste.

Le clivage ordinaire - si l'on peut dire - il est assez bien illustré par une formule qui est restée célèbre depuis un article d'Octave Mannoni, publié dans Clefs pour l'imaginaire, ou l'Autre scène. C'est la formule : je sais bien mais quand même. Je sais bien, disons, qu'il y a interdit de l'inceste, ou encore je sais bien qu'on ne peut pas être le phallus et l'avoir à la fois c'est à dire être signifiant du désir et en même temps se prévaloir des insignes de la virilité. Je sais bien, en somme que tout n'est pas possible. Mais en même temps je fais comme si je n'en savais rien et quelque part, à une place d'ailleurs généralement repérable, je maintiens que j'échappe à la castration J'y échappe d'ailleurs d'une façon souvent très paradoxale puisque aussi bien cela peut tout à fait être un symptôme qui fait ma force, parce que je m'y reconnais, parce qu'il me garantit un être dont je m'assure, et accessoirement parce qu'il oblige mon entourage à quelques prévenances. J'y échappe d'une façon paradoxale, mais j'y échappe.

Je prévois cependant ici une objection, et si vous le voulez bien je vais la faire à votre place. Peut-être en effet, me direz vous y a-t-il chez chacun une attitude ambiguë à l'égard de la castration. Mais que gagnons nous à la rapprocher ainsi du fétichisme, c'est à dire d'une organisation du désir qui se trouve le plus souvent associée essentiellement à la perversion? Un

tel rapprochement est-il vraiment éclairant?

A vrai dire si vous me suivez d'assez près vous avez sans doute relevé que je ne parle pas ici à proprement parler d'un mécanisme pervers, mais de quelque chose de structural qu'il y aurait à situer, même si cela reste problématique, au delà ou en deçà de ce que nous pouvons décrire à propos de telle ou telle structure particulière. Mais à condition de bien s'accorder là-dessus, il me semble que ce que j'avance est assez éclairant même là où l'on ne pas manifestement dans le cadre d'une organisation perverse du désir.

Prenons par exemple un cas d'inhibition, le plus trivial, un cas qui provient de cette clinique de la névrose qui nous occupe quotidiennement, un cas que je simplifie beaucoup pour lui donner valeur de paradigme. Il s'agit d'une jeune femme qui ne peut pas écrire, et qui s'aperçoit un jour, sans que l'analyste ait fait grand chose pour cela, que si elle s'interdit d'écrire c'est sans doute parce que le stylo est un symbole phallique, et qu'elle ne peut décidément pas s'approprier un instrument auquel en tant que femme elle n'a pas droit.

Dirons nous alors que cette jeune femme a accès à ce qui pour elle constitue la castration, qu'elle peut en parler vraiment, que cette parole va constituer un progrès, qu'elle va avoir des effets libérateurs? Eh bien, ce n'est pas du tout sûr. Ce qu'elle met plutôt en lumière ce sont les empêchements ordinaires dans lesquels elle s'enferme - ce qui en fait lui évite plutôt de se confronter à des questions plus décisives pour elle. Mieux encore on peut dire que son symptôme constitue une représentation qui comporte une part de dérision. C'est comme si, s'adressant à l'Autre, elle lui disait : il doit y avoir renoncement? mais oui, mais oui... vois comme déjà j'évite d'écrire. N'est-ce pas là un beau sacrifice? Or je pense que cette dérision n'est pas sans rapport avec le déni pervers, et ce n'est sans doute pas un hasard si cette jeune femme, névrosée obsessionnelle, a pu dans certaines occasions mettre en acte une pratique perverse.

Peut-être pourriez vous souhaiter qu'avant de conclure j'en revienne tout de même à l'homme aux loups. Il nous a mené, je pense, à des questions importantes, qui sont parties pour moi de ce terme de Verwerfung, mais surtout de la place que Lacan lui donnait au tout début de sa réflexion. Peut-on alors, à la fin de ce trajet nous demander si les voies que j'ai cru pouvoir éclairer ici aident à rendre compte de ce qui se passe pour lui?

De quoi s'agit-il en fin de compte? Il s'agit de ce champ assez vaste, qui constitue au fond l'essentiel de notre clinique, ce champ dans lequel le sujet reconnaît la castration mais marque en même temps, d'une façon ou d'une autre, qu'il est tout à fait décidé à ne pas la prendre vraiment au sérieux. Un des moyens ordinaires va être de ne pas vouloir voir en elle la loi symbolique qui nous commande tous, mais de l'imaginer, de l'imaginariser dans les différentes formes d'atteintes au corps que chacun peu craindre. Freud déjà avait relevé que chez l'homme aux loups la crainte de la dysenterie, et les troubles fonctionnels intestinaux avaient la valeur d'une identification à la mère. Il s'agit à ce niveau de contourner la question de la différence des sexes et celle de la castration en jouissant d'une position féminine. Plus tard les préoccupations hypocondriaques se reporteront plutôt sur les dents ou le nez : c'est du nez, c'est des dents qu'il ne cesse de se plaindre, ainsi bien sûr que des traitements qu'on lui fait subir, toujours supposés défectueux. Vous trouverez une description très complète de tout cela dans l'observation de Ruth Mac Brunswick, Supplément à l'« extrait de l'histoire d'une névrose infantile » de Freud. Ce sont des phénomènes finalement assez proches de l'épisode du doigt coupé, et je pense que Ruth Mac Brunswick est assez fondée à parler d'une « castration d'ordre hallucinatoire ». Mais l'insistance avec laquelle il rapporte toute castration possible à ces organes laisse penser qu'il s'agit également de préserver autre chose, de préserver un phallus que le nez par exemple ne fait que métaphoriser.

J'ajouterai d'ailleurs encore une dernière remarque à propos de cette question de cette blessure située au niveau du nez. Diverses associations montrent que le nez renvoie au juif, qui

dans certaines représentations est pourvu d'un nez long et crochu. Or j'ai cru pouvoir constater que chez des sujets qui ne sont pas eux mêmes juifs le thème de la judeïté, et plus précisément de la circoncision rituelle est souvent présent lorsque la question de la castration se présente dans une dimension mal élaborée symboliquement, et qu'elle doit donc être articulée avec l'image d'une mutilation réelle.

Voilà. Je vais arrêter ici mon intervention. Je suis assez conscient que je laisse forcément, sur une question difficile, bien des zones d'ombre. Ce qui m'arrête moi même c'est la place qu'a pu prendre, dans ma relecture de la coexistence chez chacun de divers courants psychiques, la place qu'a pu prendre le clivage fétichiste. Cette orientation, je reconnais pour finir qu'elle dépend peut-être de ce que je crois saisir dans la clinique. Il me semble en effet que le sujet moderne, même lorsqu'il est névrosé, met assez souvent en oeuvre, dans ses formes de défense contre la castration, des mécanismes pervers. Je ne pourrais bien sûr pas vous le démontrer, puisque cela constitue pour moi le fond d'un travail à long terme. Mais j'ai pensé qu'il était nécessaire de vous indiquer pour finir en quoi mon questionnement d'aujourd'hui sur L'homme aux loups rejoignait d'autres problèmes plus généraux.